

## Les 8000

Il y a toujours masses des monstres, faces Nord : la Jungfrau, le Mönch et l'Eiger, le gris des pierres du torrent, la paroi basse ardoise des toits.

Ça a dû commencer là, enfant, lors des vacances de Pâques, tous les ans. En voyant ces monstres :

trop grands, trop hauts, trop gris, trop froids, trop beaux.

Ardoise, donc et son crayon de neige.

Dans la gorge le presque irrespirable. Se prendre le rugueux, l'âpre, le glacé, en pleine tête, en plein corps vacillant sous le choc. Suffoquer de vent, de neige en pleine face. Risquer l'ophtalmie des neiges. Et apercevoir, juste apercevoir.

Se sentir tout petit, se sentir rien du tout, mais se sentir du tout.

Bien sûr incapable d'un tel exploit d'alpinisme, mais y penser tout le temps, lire les récits de montagne, l'aimer d'un amour déraisonnable sans aucune généalogie annonçant cette attirance plus que forte.

Alors je creuse *in altitudo* (profondeur, vers le haut comme vers le bas, en latin).

Je finis la tête en bas, dans le sous-sol de Fédor, le terrier de K, je lis HC *j'écris à quatre pattes j'écris sous terre*, elle si aérienne.

Le corps n'existe que dans ce froid, c'est juste la condition.

Etre effrayée est la moindre des choses. Mais je ne le suis pas tant que ça.

J'aime bien avoir le mur en face de moi, la pierre tombale d'André du Bouchet, le château de Duino, la porte close d'Amherst, un enfant bleu de Trakl debout dans la forêt fauve, le *steht* (se tenir debout) de Paul Celan, je n'ai pas peur, je suis transie.

J'aime écrire, je tremble, fureur intérieure des vents des sommets.

Ca grince, ça hurle, juste le temps d'un —, et ça se tait, avant le mugissement.

Pourtant, ce qui en sort, c'est presque rien.

Cinquante page pour un livre, tous les quatre ans mais il en a fallu dix ou quinze en réalité, j'essaie, pas pour forcer, mais pour avoir la surface au bas de mon cou, juste de quoi respirer au-dessus du collier d'eau.

L'écriture a pour moi fortement à voir avec la photographie : un éclat, un pur instant, *Que je dise, voilà, c'est tout. Telle est l'image. Image qui confine au mutisme* écrit Alix-Cléo Roubaud dans son Journal le 21 juillet 1980. Ou Trakl : « les monts, du mutisme et la neige. »

Je n'ai jamais envie de parler. Parler me tombe de la bouche mais écrire monte dans mes mains.

J'écris comme je cligne, un *Augenblick*, ce clin d'œil, je vois juste dans l'interstice entre cils du haut et cils du bas. Le fantôme est passé à toute allure, est-il seulement passé. Trouées, là aussi comme en montagne le brouillard se déchire d'un coup.

C'est une habitude de perception, l'expérience que je fais du monde, la même depuis toujours, je vois la division en cours, rien n'est ensemble, tout se découpe ou s'écarte.

J'accepte toujours de voir.

Il faut évoquer aussi les deux terres, la frontières du fleuve ou des montagnes, les deux voire les trois langues, je ne sais ce qui me réunit ou me divise, depuis toujours, précaire, essentiel.

Je suis loin des 8000 signes demandés pour ce texte, je serai toujours loin des 8000 pour tout, c'est l'Annapurna, le moment de l'écriture pour moi ressemble à ce qui se passe au sommet, ivresse des montagnes, vertiges des hauteurs, manque d'oxygène.  
La descente n'a aucun intérêt.

A peine rentrée au camp de base, je me tourne déjà et encore vers les masses monstres, faces Nord, Sainte Victoire, colline de Juliau, monts marine, très légère ligne de flottaison quelque part, inaccessible au corps fragile, mais la poussée est forte entre les os disjoints du crâne obstiné qu'il faut toujours tenter de réajuster les uns bien emboîtés aux autres.  
C'est le travail du kiné, nous en plaisantons toujours ensemble. Il répare mais je recommence.  
J'ai aperçu une paroi.

**Isabelle Baladine Howald**